

UN DIMANCHE de la fin de l'été 1937, s'abattit sur le Salzkammergut un orage d'une violence inhabituelle, qui allait amener dans la petite vie tranquille de Franz Huchel un revirement aussi décisif qu'inattendu. Aux premiers grondements du tonnerre dans le lointain, Franz avait couru se réfugier dans la cabane de pêcheur qu'il occupait avec sa mère à Nussdorf, un village situé au bord de l'Attersee. Tapi dans la chaleur de la couette, il épiait du fond de son lit le vacarme terrifiant des éléments déchaînés. La tempête ébranlait la cabane de toute part. Les poutres gémissaient, les volets claquaient et les bardeaux moussus clapotaient bruyamment sur le toit. Les rafales de vent jetaient une pluie cinglante contre les vitres, devant lesquelles une poignée de géraniums décapités se noyait dans ses bacs. Au-dessus d'une caisse de vieux vêtements, un Christ en fer forgé vacillait sur son mur, menaçant d'expédier ses clous et de sauter de la croix, tandis que de la rive toute proche retentissait le fracas des barques de pêche, précipitées contre leurs piquets d'amarrage par la fureur des vagues.

Quand l'orage se fut enfin calmé, un timide rayon de soleil effleura les dalles noires de suie polies par des générations de pêcheurs lourdement bottés et se risqua jusqu'au lit. Franz se pelotonna dans un petit frisson de bien-être, avant de pointer la tête hors des plumes et d'examiner les lieux. La cabane était toujours debout, Jésus toujours sur la croix, et, à travers la vitre constellée de gouttelettes, scintillait, telle une fragile lueur d'espoir, le rouge délicat d'un unique pétale de géranium.

Franz s'extirpa de son duvet pour aller réchauffer dans le coin cuisine un pot de café au lait crémeux. Le bois demeuré sec sous la cuisinière flamba haut et clair, et le garçon fixait depuis un moment la danse pâle des flammes, quand la porte s'ouvrit à toute volée. Sa mère parut dans l'embrasure de la porte basse. Madame Huchel était une femme d'une quarantaine d'années, mince et encore séduisante, bien qu'un peu marquée comme la plupart des gens du coin, usés par le travail dans les mines de sel environnantes, les étables ou les cuisines des auberges pour estivants. Elle restait figée sur le seuil, hors d'haleine, appuyée d'une main au chambranle, la tête légèrement baissée. Son tablier se plaquait contre son corps, ses cheveux tombaient en mèches folles sur son front, et des gouttes d'eau dégringolaient une à une du bout de son nez. Derrière elle, la sombre silhouette du Schafberg se dressait sur un fond de nuages gris que recommençaient à trouer, çà et là, quelques taches bleues. Franz ne put s'empêcher de penser à la sculpture ratée de la Vierge en bois, toute de travers, qu'un quidam avait,

jadis, clouée sur l'encadrement de la porte de la chapelle locale, et que les intempéries avaient fini par rendre quasi méconnaissable.

« T'as pris la pluie, m'man ? » demanda-t-il en titillant le feu avec une baguette de bois vert. Sa mère leva la tête, et il vit qu'elle pleurait. Les larmes se mêlaient à l'eau de pluie, ses épaules étaient secouées de sanglots.

« Mais qu'est-ce qui s'est passé ? » demanda-t-il, effrayé, en plantant sa baguette dans le feu, qui se mit à fumer. Sans répondre, sa mère se détacha du chambranle, fit quelques pas mal assurés dans sa direction, puis s'immobilisa derechef. Ses yeux errèrent un moment dans la pièce, elle leva les mains dans un geste d'impuissance et se laissa tomber sur les genoux.

Franz avança d'un pas, hésitant, lui posa la main sur la tête et lui caressa gauchement les cheveux.

« Qu'est-ce qui s'est passé ? » répéta-t-il, d'une voix rauque. Il se sentait bizarre et un peu bête, tout à coup. Jusque-là, c'était l'inverse : lui qui pleurait, et elle qui lui caressait les cheveux. La tête de sa mère, sous sa paume, lui semblait maintenant délicate, fragile, il sentait la chaleur de son sang qui pulsait sous le cuir chevelu.

« Il s'est noyé », dit-elle à voix basse.

« Qui ? »

« Le Preininger. »

Franz suspendit son geste. Il laissa sa main sur sa tête un petit moment, puis la retira. Sa mère écarta les mèches qui lui barraient le front, enfin elle se releva, saisit un coin de son tablier et s'en essuya le visage.

« Tu vas nous enfumer toute la baraque ! » dit-elle en ôtant du foyer la branche de bois vert. Et elle se mit à attiser la flamme.

Alois Preininger se prétendait l'homme le plus riche du Salzkammergut. Mais, à vrai dire, il venait en troisième. Cela ne lui laissait point de répit et lui avait valu une solide réputation de tête de mule à l'ambition redoutable. Outre quelques hectares de bois et de pâturages, il possédait une scierie et une papeterie, les quatre dernières pêcheries de la région, un nombre inconnu de terrains petits et grands en bordure du lac avec bâtiments attenants, ainsi que deux bacs, un vapeur d'excursion, et la seule et unique automobile dans un rayon de plus de quatre kilomètres, affirmait-il : une magnifique Steyr-Daimler-Puch couleur de champagne rosé, qui coulait des jours tranquilles dans une baraque en tôle rouillée, à l'abri des routes détrem-pées du Salzkammergut où il pleut du matin au soir.

Alois Preininger était encore très vert, on ne lui donnait pas ses soixante ans. Il s'aimait sincèrement, ainsi que son pays, la bonne chère, les boissons fortes et les jolies femmes. Encore qu'il eût au chapitre de la beauté un jugement fort subjectif, qu'il convient de relativiser. Car Alois Preininger aimait toutes les femmes. Toutes il les trouvait belles. Il avait rencontré la mère de Franz des années auparavant à la grande fête du lac. Elle se tenait sous un vieux tilleul dans une robe bleu ciel et arborait des jambes aussi impeccables, lisses et dorées que le bois verni du volant de la Steyr-Daimler-Puch couleur de

champagne rosé. Il commanda du poisson grillé bien frais, un pot de cidre nouveau, une bouteille de kirsch, et leurs regards ne tentèrent même pas de s'éviter, tandis qu'ils mangeaient et buvaient de conserve. Un peu plus tard, ils dansèrent la polka, et même ensuite la valse en se chuchotant des douceurs à l'oreille. Ils firent ensuite le tour du lac semé d'étoiles au bras l'un de l'autre, se retrouvèrent sans y penser dans la baraque en tôle, et, en deux temps trois mouvements, au fond de la Steyr-Daimler-Puch. La banquette était spacieuse, le cuir moelleux, les amortisseurs bien huilés, ce fut, tout compte fait, une nuit très réussie. Dès lors, ils se rencontrèrent souvent dans la baraque en tôle pour de brèves collisions passionnées, qui n'entraînaient nulle exigence de part et d'autre. En ce qui concerne madame Huchel toutefois, ces retrouvailles agréablement mouvementées sur la banquette arrière eurent un effet secondaire non moins agréable – sinon même un tout petit peu plus – : chaque fin de mois vit désormais atterrir ponctuellement à la caisse d'Épargne de Nussdorf un chèque d'un montant assez substantiel. Cette manne providentielle lui permit de louer l'ancienne cabane de pêcheur au bord du lac, de s'accorder tous les jours un repas chaud, et de prendre deux fois l'an le bus de Bad Ischl, pour aller déguster un chocolat au café Esplanade et s'offrir, au magasin de tissu voisin, les quelques mètres de lin nécessaires à la confection d'une nouvelle robe. Quant à son fils Franz, la générosité dont Alois Preininger faisait preuve en amour lui épargna de trimer à longueur de

journée comme les autres gars du pays dans quelque mine de sel ou quelque tas de fumier pour une bouchée de pain. Au lieu de quoi, il eut le loisir de courir les bois tant et plus, de se dorer au soleil sur les pontons du lac et de se prélasser au lit, les jours de mauvais temps, en laissant vagabonder son imagination. Or c'en était fait de cette bonne vie, à présent !

Ce dimanche-là, comme toujours depuis bientôt quarante ans – à l'exception de quelques interruptions calamiteuses dues à la Première Guerre mondiale ou au grand incendie de la scierie –, Alois Preininger avait passé la matinée à la table d'hôte de l'auberge Au Léopold d'or. Il avait absorbé un rôti de chevreuil garni de chou rouge et de quenelles, huit chopes de bière, quatre verres du meilleur schnaps, et avait proféré de sa vibrante voix de basse toutes sortes d'éminents propos sur le maintien des traditions populaires de la Haute-Autriche, la plaie du bolchévisme qui se répandait en Europe comme une traînée de poudre, ces imbéciles de Juifs, ces Français qui l'étaient encore plus, et les possibilités d'expansion quasiment illimitées du tourisme local. Lorsqu'en début d'après-midi il se décida, un peu somnolent, à tituber jusque chez lui par les bords du lac, un calme étrange régnait alentour. Pas un oiseau en vue, pas un bruit d'insecte, même les grosses mouches bleues, qui bourdonnaient tout à l'heure, à l'auberge, autour de sa nuque luisante de sueur, s'étaient volatilisées. Au-dessus du lac, l'air était lourd et le ciel bas, la surface de l'eau n'avait pas une ride. Les roseaux, eux aussi, s'étaient pétrifiés.

C'était comme si l'air s'était figé, emprisonnant le paysage dans une immobilité silencieuse. Alois pensait au fromage de tête du Léopold d'or : voilà ce qu'il aurait dû commander, au lieu de ce rôti de chevreuil qui lui pesait si lourdement sur l'estomac malgré le schnaps. De la manche de sa chemise, il s'essuya le front en contemplant l'étendue de velours bleu-noir qui s'étalait devant lui. Puis il se déshabilla.

L'eau était agréablement fraîche. Alois la fendait d'une brasse régulière en soufflant dans ses profondeurs obscures et mystérieuses. Il avait atteint à peu près le milieu du lac, quand les premières gouttes se mirent à tomber, et il n'avait pas refait cinquante mètres qu'il pleuvait des cordes. La surface de l'eau se cribla d'une grêle de grosses gouttes compactes, un rideau de pluie reliait le noir du ciel au noir du lac. Le vent se leva et se mua bientôt en une tempête qui fouettait des vagues blanches d'écume. Un premier éclair plongea le lac dans une lumière d'argent, irréaliste. Le tonnerre fut assourdissant. Un vacarme qui semblait disloquer l'univers. Alois éclata de rire, ses bras et ses jambes battirent l'eau follement. Il criait de plaisir. Jamais il ne s'était senti aussi vivant. L'eau bouillait autour de lui, le ciel s'écroulait sur sa tête, mais il vivait ! Il vivait ! Cambrant le buste, il poussa vers les nuages un cri jubilatoire. À ce moment précis, un éclair lui fendit la tête. Un rayon de clarté emplit sa boîte crânienne et, pendant une fraction de seconde, il sentit monter en lui comme un pressentiment d'éternité. Puis son cœur s'arrêta, et, une expression